

**Journal d'un poète**

**Michel Muir, *Poésie : la noblesse du réel*, essai. Montréal,  
Louise Courteau éditrice, 1988**

Alexandre L. Amprimoz

Number 50, January 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43122ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Amprimoz, A. L. (1989). Review of [Journal d'un poète / Michel Muir, *Poésie : la noblesse du réel*, essai. Montréal, Louise Courteau éditrice, 1988]. *Liaison*, (50), 17–17.

## Journal d'un poète

par Alexandre L. Amprimoz

Mes idées ne sont pas celles de Michel Muir, mais je dirais que le douzième livre de ce professeur au Collège universitaire de Hearst doit être lu car il restera peu de notre vie littéraire et il faut soutenir ceux qui se dévouent à cette cause.

Certains penseront que ce texte est le plus théorique de Muir, d'autres s'y perdront. Le principe est pourtant simple : quelques idées à la mode sont appliquées et mesurées selon la réalité contemporaine. Dans son *Avant-dire* l'auteur tient à se distinguer des « faiseurs de thèses » et des « producteurs de structure fictive ». On croirait entendre l'écho de Montaigne car Michel Muir est lui-même la matière de son livre. Inutile de dire que tout cela manque de rigueur, mais l'enthousiasme et la connaissance directe de la littérature d'ici et de maintenant ne peuvent pas être mis de côté. Muir demeure un écrivain engagé, parfois pamphlétaire au point de sembler fanatique, parfois désespéré au point de nous faire croire que tout est perdu.

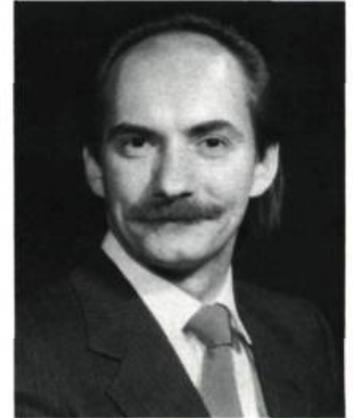
Le livre est dédié à Léo A. Brodeur, l'une de nos figures littéraires les plus injustement négligées. Cette dédicace constitue un signe marquant. C'est, en effet, de noblesse dont il est question et le mot aristocratie revient souvent sous la plume de l'auteur. Les pages dédiées à quelques-uns de nos intellectuels insistent sur la rareté d'une race spirituelle qui ne se contente guère de médiocrité. On pourrait difficilement attaquer l'auteur de *Poésie* sur

ce point, mais on pourrait lui rappeler que ce sont justement les professeurs les plus médiocres qui se plaignent le plus souvent de la faiblesse des étudiants. Certes, l'approche pédagogique de René Dionne, qui consiste à faire penser les jeunes au lieu de les transformer en perroquets, est des plus louables. On ne sort pas de l'humanisme : nous préférons tous les têtes bien faites. Mais franchement, trouve-t-on encore des têtes bien pleines?

Ce qu'il y a de plus incohérent en littérature c'est justement ce genre de livre qui mélange théorie et expérience vécue. Peut-on vraiment définir la poésie à partir du *salon du livre qui se déroula en Estrie, à l'automne 1983* (page 38)? Ce n'est pas la description du salon qui est en cause mais la définition du genre littéraire. *Poésie* est au fond un livre de mémoires; c'est là que réside son intérêt qui est d'ailleurs loin d'être négligeable. Quelques portraits sont très bien réussis : l'éditeur Antoine Naaman (pages 46-49), le professeur René Dionne (pages 126-128) et le professeur Léo Brodeur (pages 185-187). Quelques opinions valent la peine d'être discutées : la langue littéraire (pages 124-126), les valeurs sûres en littérature (pages 81-83) et l'auto-analyse (pages 58-65).

Le journal d'un poète enthousiaste et pamphlétaire de notre temps et de notre lieu vaut-il la peine d'être lu? À vous d'en juger. Je finirai simplement en vous rappelant que ça ne manque ni d'énergie ni d'anecdotes...

Michel Muir, *Poésie : la noblesse du réel*, essai, Montréal, Louise Courteau éditrice, 1988.



Michel Muir

nous refusons presque systématiquement l'analyse théorique. L'ouvrage participe à combler un vide dans l'analyse de la communauté ontarioise.

Il pêche peut-être, toutefois, par excès contraire. On aurait aimé en effet que l'armature théorique soit un peu moins visible, mieux diluée dans la riche compilation des données sociographiques. On aurait aussi aimé que ce même outillage théorique ne participe pas, pour reprendre l'expression de Max Weber, dont il est beaucoup question dans l'ouvrage, à désenchanter le réel.

En conclusion et en épilogue, Roger Bernard réussit par contre à sortir du cadre théorique pour interpréter plus subjectivement la conjoncture politique actuelle. On sent mieux alors le souffle de l'acteur engagé derrière le sociologue. Le propos est ici délibérément pessimiste, un peu trop d'ailleurs. Le bilinguisme, comme politique pour la minorité ontarioise, y est décrit comme une voie sans issue. Obnubilé par celui-ci, on aurait oublié de regarder l'essentiel, de se demander comment on devient Franco-Ontarien.

J. Yvon Thériault est directeur du département de sociologie à l'Université d'Ottawa.